Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 28 (1978)

Heft: 4

Buchbesprechung: Machiavel. L'anthropologie politique [Bernard Guillemain]

Autor: Chiappelli, Fredi

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

chacune de ses vagues de croissance. Et dans le même temps, toutes ses structures conjuguent leurs efforts pour en endiguer le flot. Il y a là une contradiction insoluble, donc désagrégative, dont la perception nous paraît indispensable à la compréhension des origines du capitalisme» (pp. 345–46).

Selon son humeur, l'historien retiendra plus volontiers l'analyse pratique, le propos théorique, ou les deux. Il se demandera, peut-être, jusqu'à quel point des catégories de pensée élaborées sur l'examen des sociétés modernes (protocapitalistes ou industrielles) peuvent être appliquées à la société féodale, même avec les précautions de méthode dont s'entoure, mais irrégulièrement, Guy Bois. Il doutera parfois que les conclusions de celui-ci sur le cas (particulier, privilégié?) de la Basse Normandie puissent être adoptées pour d'autres régions aux structures tout autres. Mais il sera certainement sensible à un effort tenace et intelligent pour démonter les ressorts économiques (et non plus seulement juridiques ou sociaux) du système féodal en pleine désagrégation, pour en proposer un modèle simple – peut-être un peu trop – et pour jeter un pont entre l'interprétation d'une économie médiévale et celle du capitalisme naissant, trop souvent isolé de ses racines historiques. Il admirera d'ailleurs l'appui que prennent les idées de l'auteur sur une recherche immense, patiente, fine, toujours sensible aux malheurs des hommes, dont ces siècles ont été prodigues – mais Guy Bois leur veut, et leur trouve des explications meilleures que l'alibi de la Providence.

Un livre, une thèse qui irrite par moment – peut-être bien parce qu'elle séduit aussi, page après page. Un livre, en tout cas, qui ne laisse pas indifférent, ni par sa forme allègre, ni par son contenu imposant, ni surtout par la nouveauté des questions qu'il soulève.

Zurich *J. F. Bergier*

BERNARD GUILLEMAIN, *Machiavel. L'Anthropologie politique*. Genève, Droz, 1977. In-8°, 403 p.

C'est dommage qu'un livre aussi riche en idées suggestives soit encombré aussi bien par un nombre considérable d'inexactitudes de fait (qui font s'écrouler les fabrications théoriques érigées par l'auteur sur ces bases douteuses) que par un nombre encore plus grand de divagations polémiques développées sans contrainte. Le résultat pour le lecteur est assez pénible: une lecture touffue, parfois confuse, parfois pétillante, et quelquefois admirable.

Bien que leurs conséquences fâcheuses dans l'interprétation s'étendent à la deuxième partie du volume, les inexactitudes sont concentrées dans la première, dont le but est d'établir le canevas informatif qui soutient l'analyse critique.

Ces deux parties du volume («Le Secrétaire Florentin» et «L'Anthropologie Politique») sont inégales en extension. Dans la première, qui est à peu

près le double de l'autre, l'auteur passe en revue les ouvrages et la bibliographie de Machiavel en se mesurant avec les problèmes les plus débattus par la critique interprétative, et en partie par la critique philologique. L'attitude fondamentale fort intéressante de l'auteur («Nous recherchons la philosophie et l'anthropologie *latentes*», p. 219) se fait jour péniblement et elle ne commande pas péremptoirement une écriture souvent brillante mais rarement tout à fait convaincante, d'autant moins quand elle s'appuie sur des erreurs d'information. Un exemple évident est proposé par l'assaut donné à la théorie «continuiste» (dont l'hypothèse est qu'il y a continuité – au moins de substance – entre la pensée de Machiavel jeune, fonctionnaire engagé, et de Machiavel à l'âge mûr, exilé, théoricien). M. Guillemain dresse une table de trois documents, *La lettre à une dame*, *Ai Palleschi*, et les *Ghiribizzi*, qu'il date respectivement fin septembre 1512, début novembre 1512, et janvier 1513, pour établir que c'est ici que le Secrétaire devient Machiavel, que «le vrai Machiavel commence», que ces «trois textes ... scandent ... les moments effectifs de la formation de la pensée doctrinale» (p. 126). Or il a été prouvé clairement par MM. Ridolfi et Ghiglieri en 1970 que le plus important de ces textes (selon M. Guillemain «facile à dater: il remonte à janvier 1513») n'est pas du tout adressé à Ragusa, mais à Perugia; et qu'il n'est pas de 1513, mais de la troisième semaine de septembre 1506; et il a été démontré par M. Martelli, il y a aussi environ sept ans, que les *Ghiribizzi* ne sont pas du tout adressés à Piero Soderini mais constituent un brouillon de réponse à une lettre du 12 septembre 1506 à Giovan Battista Soderini, neveu du Gonfalonier. La thèse de la maturité soudaine, soutenue sur une telle base, n'est guère recevable. De même tombent les opinions qui en dérivent, comme aux pages 72, 101, 188 (où la confusion chronologique concerne aussi le *Capitolo di Fortuna*, dedié non pas au *frère*, mais au neveu du Gonfalonier).

Il n'est guère plus heureux que d'autres raisonnements, dont la source est une intuition générale assez séduisante de la nature complexe de Machiavel, soient fondés sur tant d'informations encore sujettes à discussion et à vérification. M. Guillemain affirme à la page 56 que «dans les mois mêmes où il rédigeait le *De Principatibus*, il écrivait encore le *Discorso o Dialogo intorno alla nostra lingua*». Il déclare ailleurs (p. 201) que «le *Dialogo* remonte probablement à 1515». Non seulement les deux dates se contredisent: M. Grayson a montré, et cela a été verifié ensuite dans un livre de 1974, que le *Discorso* est très probablement tardif, ni de 1513, ni de 1515, mais au moins de douze ans postérieur au *Prince*; et on a pu soutenir, sur des preuves qu'il vaut au moins la peine de mentionner, que le *Discorso* montre des relations peut-être essentielles avec les *Prose* de Bembo. Comment accepter sans autre la conclusion que «Machiavel ... demeura *imperméable* aux mouvements littéraires de ses contemporains, comme ceux de Bembo»? La *Descrizione del modo tenuto dal duca Valentino* est attribuée au «premier semestre 1503»; M. Guillemain n'a pas tenu compte de la datation

de M. Marchand, qui ne place pas le document à un époque bien différente, mais nuance le problème et admet une révision plus tardive[1].

Un sentiment de malaise enveloppe par conséquent le traitement de thèses qui sont fort plausibles en elles-même. Le chapitre III, par exemple, aborde avec une intuition fine l'humanisme de Machiavel. Voilà un sujet qui mérite tout l'enthousiasme que ressent M. Guillemain; mais faute de documents, il peut être étudié seulement par «internal evidence», à travers des parallèles (comme l'auteur en établit avec Salutati) et à travers l'analyse stylistique des habitudes de langage. Il est un peu imprudent d'affirmer, par lignes externes, que Machiavel possédait *à fond* (p. 42) la langue française. Et l'on ne peut pas assurer que la formation humaniste, et pour ainsi dire la nature humaniste de Machiavel en fasse «le porte-parole de groupes sociaux en voie de disparition»: bien au contraire, Machiavel semble pouvoir être considéré comme le porte-parole d'un républicanisme à large participation populaire, donc plutôt de groupes sociaux en cours d'émergence. Le parallèle même avec Coluccio (probablement sympathisant avec les *Ciompi* révoltés) semble le confirmer.

L'idée que j'ai trouvée la plus féconde se fait jour au cours du chapitre X de la première partie. C'est probablement grâce à cette idée, bien qu'esquissée fort hâtivement et vite repoussée au deuxième plan par une sorte de harcèlement polémique, que ce livre va marquer un point de départ pour les études sur Machiavel. C'est l'idée que «les *Discours* sont des mémoires déguisés» (p. 159; voir aussi p. 68 et ss.). La formulation est peut-être excessive: mais les pages où l'auteur s'efforce de montrer comment les exemples d'histoire romaine peuvent évoquer «en filigrane» des événements de la période républicaine vécue par Machiavel avec tant de passion sont proprement remarquables. Machiavel parle d'Horace soumis à un procès criminel malgré la gloire d'avoir vaincu les Curiaces, et il pense à Paolo Vitelli; il veut en justifier le procès et l'éxécution. Il n'y a pas de doute que le schéma s'applique avec perfection: et l'on pourrait ajouter que seul ce point de vue peut expliquer la tension émotionnelle qui envahit la page de Machiavel. L'unité des *Discours* comme réexamen général de sa propre expérience politique apparaît de façon éclatante. Ce que j'appelerai volontiers la «tactique du sous-texte» devra désormais attirer l'intérêt des critiques, et en tout cas a déjà retenu la mienne. On regrette que M. Guillemain n'ait pas développé plus à fond et plus soigneusement son intuition. Par exemple, lorqu'il discute le titre du chapitre 23 du livre premier («On ne doit point engager toute sa fortune si l'on n'engage point toutes ses

[1] De nombreuses négligences graphiques dérangent superficiellement la lecture: *arabbiato* pour *arrabbiato* p. 17, et *arrabiato* p. 29; *Colluccio* p. 43; *corotto* p. 54; *accopiatori* p. 64; *Oliveroto* p. 96; *Istorie Pistoesi* p. 217 et ainsi de suite. La bibliographie est loin d'être à jour: M. Guillemain n'a pas vu les deux volumes de *Legazioni, Commissarie e Scritti di Governo* publiés chez Laterza en 1970 et 1973, bien qu'ils contiennent des centaines d'inédits, ni le volume de J. J. MARCHAND sur les *Primi Scritti Politici*, de 1975; les travaux fondamentaux de GHIGLIERI; ceux de RAIMONDI, de AQUILECCHIA, de PARRONCHI sur la *Mandragola;* etc.

forces; à cause de cela il est souvent dommageable de garder les passages»), il remarque que «Le premier point vise la répugnance des Florentins à s'armer, et même à verser des subsides. Le second point paraît mal lié au premier et obscur» (p. 159–160). En appliquant sa propre méthode, l'auteur aurait peut-être pu suggérer que le sujet *obscur*, traité par Machiavel de façon théorique et générale, montre «en filigrane» le souvenir de l'expérience désastreuse de Firenzuola, où Machiavel lui-même avait été envoyé pour «garder le passage» tandis que l'armée espagnole tombait sur Prato et provoquait la ruine de la république. Pourtant, malgré ces traces de hâte, la contribution de M. Guillemain rend fort probable l'abandon d'une lecture des *Discours* selon l'axe des références liviennes, pour adopter une lecture (au moins du *livre premier*) selon l'axe des occurrences mnémoniques, et selon la structure formée par l'ensemble des événements vécus, observés, assimilés, jugés, et ensuite, dans l'exil de Sant'Andrea, redistribués selon une médiation critique encore envahie par la passion. De ce tournant dans les études machiaveliennes, c'est bien à ce livre que nous serons redevables.

Los Angeles *Fredi Chiappelli*

JÖRG VÖGELI, *Schriften zur Reformation in Konstanz 1519–1538*. Erste Gesamtausgabe von ALFRED VÖGELI. 3 Teilbände. Tübingen, Osiandersche Buchhandlung, 1972/73. 1505 S. (Schriften zur Kirchen- und Rechtsgeschichte. Nr. 39–41.)

Während der letzten zehn Jahre sind einige grundlegende Arbeiten zur Konstanzer Reformationsgeschichte erschienen. (HERMANN BUCK, *Die Anfänge der Konstanzer Reformationsprozesse. Österreich, Eidgenossenschaft und Schmalkaldischer Bund 1510/22–1531*, Tübingen-Basel 1964; HERMANN BUCK und EKKERHART FABIAN, *Konstanzer Reformationsgeschichte in ihren Grundzügen, 1. Teil: 1519–1531*, Tübingen-Basel 1965; *Quellen zur Geschichte der Reformationsbündnisse und der Konstanzer Reformationsprozesse 1529–1548;* hrsg. v. EKKERHART FABIAN, Tübingen-Basel, 1968; DIETHELM HENSCHEN, *Reformation, Schmalkaldischer Bund und Österreich in ihrer Bedeutung für die Finanzen der Stadt Konstanz 1499–1648*, Tübingen-Basel, 1969; HANS-CHRISTOPH RUBLACK, *Die Einführung der Reformation in Konstanz von den Anfängen bis zum Abschluss 1531*, Gütersloh-Karlsruhe 1971.) Schriften des Konstanzer Stadtschreibers, der sein Amt von 1524 bis 1548 ausübte, gesellen sich nun ergänzend zur bereits bekannten Literatur. Nur lautet der Titel dieser neueren Quellenveröffentlichung leicht irreführend. Alfred Vögelis Arbeit schliesst mehr als nur Jörg Vögelis kritisch bearbeitete Texte ein, was im Buchtitel eigentlich hätte zum Ausdruck gebracht werden sollen, da es das dem Werk entgegengebrachte Interesse stark hätte erhöhen können. Der Reihenherausgeber Fabian spricht ohnehin schon von einem «schwerverkäuflichen Werk».